

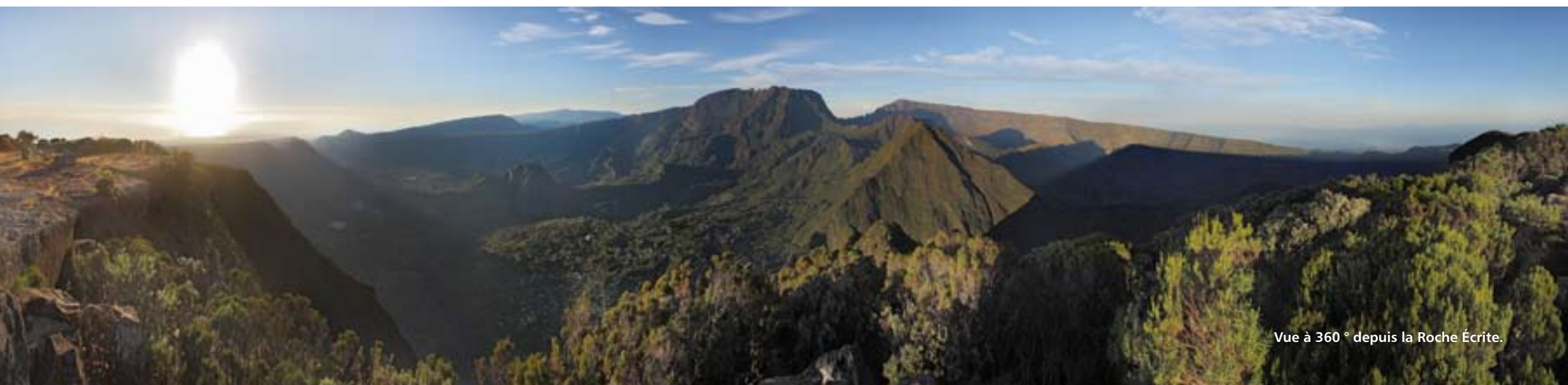
HERVÉ DOURIS ET BERNARD GROLLIER

Au cœur du Parc national de La Réunion

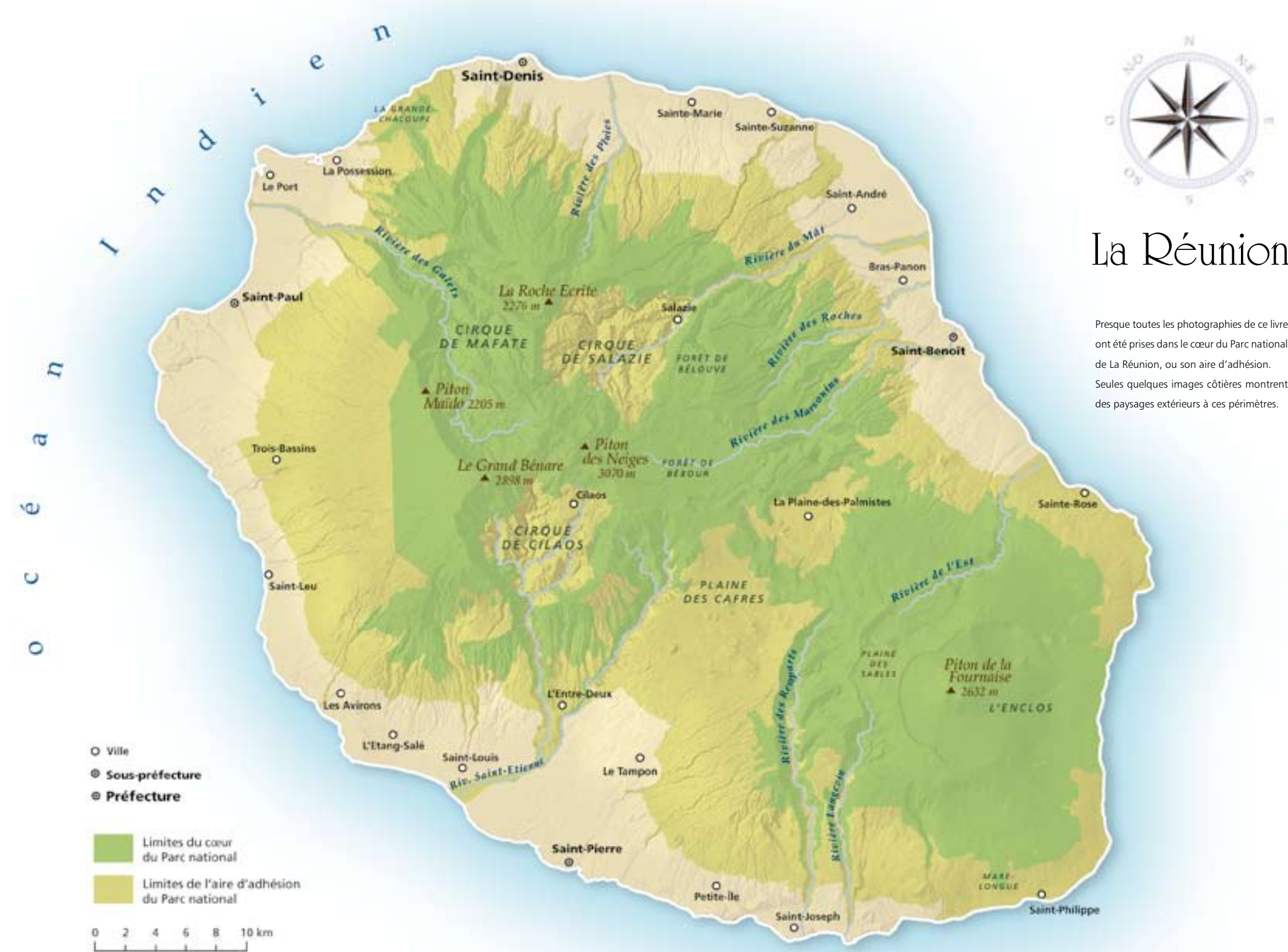
epsilon ÉDITIONS

Sommaire

- 8 Une montagne sur l'océan**
Naissance de la plus haute des îles de l'océan Indien.
- 24 Le grand chaos**
Trois millions d'années de bouleversements géologiques.
- 44 Les hauts des Hauts**
Sur les toits de l'île.
- 60 Remparts sanctuaires**
Parois inaccessibles, réservoirs biologiques.
- 76 Montagne de feu**
Le piton de la Fournaise, un des volcans les plus actifs au monde.
- 102 Feu le volcan**
Transformations de la montagne volcanique.
- 120 La force de l'eau**
L'œuvre de l'érosion torrentielle.
- 138 Corridors sauvages**
Les ravines, enclaves naturelles.
- 152 Le Grand Vert**
Diversité des écosystèmes et richesse de la biodiversité.
- 176 Des Hauts et des hommes**
Les hauteurs réunionnaises, lieux de vie.
- 198 Aux origines du Parc national de La Réunion**
Genèse du neuvième Parc national français.



Vue à 360° depuis la Roche Écrite.



Une montagne de sept mille mètres

Le socle sur lequel repose La Réunion a un pourtour de sept cents kilomètres, alors que la circonférence de l'île dépasse à peine les deux cents. Sa forme de « chapeau annamite », selon l'image de Defos du Rau, un des premiers géographes à l'avoir étudiée, couronne une formation haute de sept mille mètres, du plancher océanique au

sommet du piton des Neiges. La partie émergée ne représente que 3 à 4 % du volume total de ce système.

L'histoire géologique réunionnaise n'est pas facile à reconstituer. Les roches les plus anciennes sont, pour la plupart, trop altérées pour faire l'objet d'une analyse précise. Les dernières estimations font toutefois

remonter l'âge de l'île à trois millions et demi d'années. Son édification a connu des phases successives, avec des épisodes d'accalmie et des jaillissements de lave excentriques autour du lieu d'émission principal : des restes de pitons aujourd'hui tapissés de végétation en témoignent en de nombreux endroits.

▲ Double page précédente : mare au Kelval, dans le cirque de Mafate.

▼ Ci-dessous, vue sur les cirques de Mafate et Salazie depuis le piton Marmite. De gauche à droite : le morne de Fourche, la ville du Port au loin, le Cimendef, la Roche Écrite, le piton d'Anchain sous le soleil, le massif du piton des Neiges et le Gros Morne.





◀ L'éruption d'octobre 2010.

Montagne de feu

Peu de Parcs nationaux ont le privilège de compter un volcan en activité dans leur périmètre. À La Réunion, le piton de la Fournaise rejoue, chaque année ou presque, le spectacle du commencement du monde.

Quiconque n'a jamais vu, de ses yeux vu, une éruption volcanique, ne devrait pas être autorisé à parler des beautés de la nature ! Le jaillissement de la lave est le spectacle le plus émouvant que le monde minéral puisse offrir.

La Terre prend soudain vie, palpite, gronde, libère ses entrailles. Pendant des heures, des jours, le magma en fusion jaillit vers le ciel, propulsé par une force mystérieuse. Il retombe en feu d'artifice, en boulets incandescents, en fontaines rougeoyantes. La lave trouve le sens de la pente et s'écoule. Un long fleuve d'enfer trace son lit, le feu livre alors un combat à mort avec les autres éléments. L'air refroidit la surface de la coulée, tente de l'encroûter, de la ramener à l'état solide et à la raison. L'eau qui se trouve sur son passage se vaporise instantanément au contact

d'un millier de degrés. La végétation s'embrase avant de disparaître sous l'avalanche pâteuse ou granuleuse qui dévale la montagne au ralenti. Le piton de la Fournaise fait partie des quelques dizaines de volcans de la planète qui peuvent offrir cet opéra dantesque. Ils appartiennent à la famille des volcans « rouges », caractérisés par des éruptions de basalte en fusion. Elles sont autrement moins meurtrières que les émanations de gaz toxiques, les explosions et les dégagements de cendres des volcans « gris ». Au cours des derniers siècles, leur activité a présenté peu de dangers pour l'homme... sauf lorsque des coulées menacent des habitations. La vitesse de progression de la lave permet heureusement de vider les lieux à temps.

La Fournaise, bel inconstant, ne sommeille que d'un œil. Son activité n'a jamais cessé depuis l'arrivée de l'homme à La Réunion, au milieu du XVII^e siècle. Mais le rythme de ses éruptions est irrégulier. Particulièrement agité pendant les années 1980, le volcan a observé un repos suspect pendant deux mille deux cents jours, entre 1992 et 1998. Allait-il connaître le destin des puys auvergnats ? Il rechargeait en fait ses batteries, ou plutôt ses chambres magmatiques, vastes cavités intermédiaires entre les profondeurs et la surface. Son réveil, en 1998, a produit une éruption qui a duré six mois...

Depuis 1800, jamais la lave n'avait jailli en dehors de l'Enclos protecteur. Mais en 1977, elle a traversé le village de Piton-Sainte-Rose, sur la côte est, puis la commune de Saint-Philippe, sur le versant sud du massif, en 1986.

Imprévisible, le piton de la Fournaise a toujours excité l'imagination. Les premiers habitants de l'île ont mis plus d'un siècle à approcher cette région excentrée, baptisée « montagne ardente » ou « pays du Grand Brûlé » sur les anciennes cartes. Dans la mémoire populaire, il est associé à l'Enfer. Le Diable y a ses quartiers, des esprits malfaisants guettent l'importun derrière chaque rocher.

Convergence de toutes les superstitions, le piton de la Fournaise s'est laissé domestiquer à mesure que la science expliquait ses mystères. Il est aujourd'hui la star incontestée du tourisme local, drainant chaque jour un flot de visiteurs jusqu'au Pas de Bellecombe, porte d'entrée naturelle de l'Enclos, balcon ouvert sur le sommet. Quand vient l'éruption tant espérée, tous les records d'affluence sont battus. De jour comme de nuit – le spectacle d'un feu d'artifice de lave sous un milliard d'étoiles, dans la froidure de l'altitude, est le plus magique de tous – les Réunionnais délaissent alors la douceur tropicale du littoral pour graver dans leur mémoire ces images de commencement du monde.



Formation du piton Payenké, pendant l'éruption d'août 2003.



L'éruption d'octobre 2010, sous les étoiles. ►

L'événement principal de l'éruption de 2007, un an après.



Au fond de la fissure, la température atteint 550°C, sept mois après la fin de l'éruption.



Plusieurs années après, le sous-sol est encore brûlant. Des nuages de vapeur se forment après chaque pluie.



◀ Fougères arborescentes
sur les hauteurs humides de l'Est.

Le Grand Vert

La combinaison d'un relief accidenté à l'extrême et d'un climat tropical océanique a généré à La Réunion une grande diversité de milieux naturels, souvent marqués par l'exubérance tropicale. Plongée dans le Grand Vert !

Le Parc national donne à ses visiteurs l'impression d'un continent miniature où coexistent forêts pluviales et végétation altimontaine, parfois distantes de quelques kilomètres seulement à vol d'oiseau.

Cette variété est favorisée par celle des micro-climats. En faisant obstacle aux alizés humides et aux perturbations tropicales, la masse imposante du relief en est la première cause. La côte « au vent », de Saint-Denis à Saint-Philippe en passant par l'Est, reçoit la majorité des précipitations. La côte « sous le vent », abritée des alizés dominants, est beaucoup plus sèche. Il pleut douze fois plus sur les pentes orientales de la Fournaise que sur la côte ouest !

À ces deux grandes régions pluviométriques, se superposent les régions thermiques nées de l'altitude.

Le calcul de la chaleur cumulée, consistant à additionner les températures diurnes moyennes supérieures à 10°C, fait apparaître trois zones. La première, qualifiée de tropicale, correspond aux régions littorales et aux basses pentes. La zone thermique subtropicale couvre les Hauts, à partir de deux cents mètres d'altitude, jusqu'à mille huit cents mètres. Au-dessus, les zones des sommets connaissent un climat de type tempéré.

La nature vivante s'est adaptée à ce patchwork, en donnant naissance à un puzzle dont les pièces sont très nombreuses : plus de cent dix types d'associations végétales, selon les dernières nomenclatures en date.

Le cœur du Parc national abrite la plus grande partie des milieux naturels intacts ou très peu modifiés depuis le peuplement de l'île, qui représentent 30 % de sa superficie. Les zones préservées se trouvent pour l'essentiel en montagne, là où les pentes ont interdit l'agriculture et l'urbanisation. Partout ailleurs, les paysages ont été profondément bouleversés à partir du milieu du XVII^e siècle et l'apparition d'un bipède exotique appelé « homme ».

Ce qui reste de la nature originelle constitue un formidable terrain d'étude des évolutions, sur une île qui existe depuis trois millions d'années seulement. La vie est sans doute apparue très tôt, sur les laves encore tièdes des premières

éruptions. Apportées par les vents, les courants marins ou les oiseaux, les premières graines n'ont pas tardé à germer sur la roche volcanique. Pour les plantes à fleurs autochtones des trois îles Mascareignes, le botaniste Thérésien Cadet a évalué à 70 % la part des espèces, non introduites par l'homme, qui partagent une lignée commune avec des espèces d'Afrique ou de Madagascar. D'autres viennent de rivages plus éloignés, des côtes asiatiques, des îles océaniques ou encore d'Australie. L'itinéraire de cette colonisation excite l'imagination. Sur quel radeau sont venues les premières tortues géantes ? Par quel miracle une plante du Pacifique a-t-elle pu atterrir sur un point minuscule au milieu de l'océan Indien ? La capacité des êtres vivants à traverser les mers ne doit pas être sous-estimée, mais selon les travaux récents des chercheurs de La Réunion et de Toulouse, sous la direction de B. H. Warren, des îlots aujourd'hui disparus au nord des Mascareignes auraient pu servir de relais entre Madagascar et l'Inde lors des fluctuations du niveau de la mer.

Sur place, la déperdition fut sans doute énorme parmi les nouveaux venus, oiseaux, insectes ou végétaux. Les moins chanceux étaient immédiatement recouverts par une énième coulée de lave. D'autres mouraient sans descendance, célibataires ou ne trouvant pas les conditions propices à leur reproduction. Mais certains

Oiseaux rares

Dans les forêts et le fond des ravines, vivent plusieurs espèces d'oiseaux que l'on ne rencontre qu'à La Réunion. Le plus rare d'entre eux est le tuit-tuit : son habitat se résume à quelques centaines d'hectares dans la région de la Roche Écrite.



Bulbul de Bourbon
(*Hypsipetes borbonicus*).

Échenilleur de Bourbon
(tuit-tuit, *Coracina newtoni*). ▶

Oiseau lunettes gris ou « zoizo blan »
(*Zosterops borbonicus*)



Oiseau la Vierge
(*Terpsiphone bourbonensis*)
mâle et juvénile. ▶



Orchidées, princesses des forêts

Les orchidées abondent à l'état sauvage dans divers milieux naturels de l'île. Mais sur les cent cinquante espèces recensées, trente-six sont considérées comme menacées et neuf en danger critique d'extinction.

Plusieurs orchidées sont prélevées sans précaution dans la nature, dont le Petit muguet (*Beclardia macrostachya*) et le Gros faham (*Cryptopus elatus*).

Quelques orchidées sauvages des forêts de La Réunion.
1 : *Habenaria sigillum*, 2 : *Angraecum striatum*, 3 : *Bulbophyllum macrocarpum*,
4 : *Bulbophyllum cylindrocarpum*, 5 : *Eulophia versicolor*, 6 : *Bulbophyllum longiflorum*,
7 : *Cynorkis coccinelloides* 8 : *Arnottia mauritiana* & *Cynorkis* sp, 9 : *Benthamia nigrescens*,
10 : *Calanthe sylvatica purpurea*, 11 : *Polystachia mauritiana*, 12 : *Bulbophyllum densum*







◀ Le cirque de Cilaos, vu des Makes.

Des Hauts et des hommes

Les hauteurs réunionnaises, tardivement conquises, sont aussi un lieu de vie. Esclaves marrons puis petits colons, leurs habitants se sont adaptés au relief et au sol ingrat, perpétuant une culture de l'humilité et de la résistance. Le cœur de l'île abrite aussi une partie de son âme.

Les Hauts de La Réunion ne méritent pas seulement leur majuscule pour le grand spectacle qu'ils offrent, dès que le vent balaie les nuages. Ils constituent un ensemble à part, fait de paysages montagneux aux antipodes des ambiances tropicales du littoral, mais aussi d'une identité créole spécifique, née de l'isolement et de l'adaptation à de multiples contraintes.

Car au milieu de ces décors à couper le souffle, vivent des hommes, qui ont appris à composer avec une nature hors norme : la montagne ne se conquiert jamais tout à fait et a toujours imposé sa loi à ceux qui sont venus la défier.

Les Hauts ont d'abord accueilli ceux qui ne trouvaient pas leur place dans les Bas. Dès les premières décennies du peuplement de l'île, à partir de 1665, alors que le système esclavagiste se mettait insensiblement en place, c'est vers ces hauteurs vierges que les serviteurs des colons pionniers partirent se mettre à l'écart des brimades. Quand l'esclavage devint organisé, au début du XVIII^e siècle, pour les besoins de la culture du café, les montagnes furent la seule échappatoire des marrons qui refusaient les chaînes et le fouet.

Ces premiers habitants des Hauts, qui étaient sans doute d'origine malgache en grande majorité, durent faire face à une nature peu hospitalière. Les produits comestibles sont rares dans les forêts primaires et la quasi absence de mammifères ne facilitait pas la quête de nourriture. Les feux de camp étaient allumés avec parcimonie, sous peine de signaler la présence des fuyards. Pour se mettre hors de portée des « chasseurs de Noirs » lancés à leurs trousses armés de mousquets, les marrons recherchaient les cachettes les plus reculées, se réfugiaient sur les hauteurs les plus froides. Pendant ces décennies de fuite et de traque, les esclaves laissèrent peu de traces de leur passage, mais une empreinte durable dans la toponymie de l'intérieur de l'île. Nombre de pitons et de sites, jusqu'aux trois cirques, ont été baptisés de noms malgaches et les ont conservés de manière plus ou moins déformée : Mafate, Cilaos, Salazie, Bélouve, Taïbit, Cimendef, Bénare...

Durement réprimé, le marronnage a quasiment disparu, au début du XIX^e siècle, quand s'amorce un autre mouvement de population vers les Hauts. La canne à sucre commence à recouvrir les Bas, un véritable combat pour la terre s'engage entre les grands propriétaires. Les esclaves continuent à débarquer des bateaux négriers, les fortunes se bâtissent. Mais une partie de la population blanche s'enfonce dans la pauvreté. La société coloniale ne lui accorde guère d'importance. Elle va bientôt former le gros des troupes migrant vers les cirques et les plaines d'altitude, en quête de champs à cultiver.

Petits Blancs

La colonisation de la montagne commence en 1830 par Salazie, le cirque le plus accessible. Des propriétaires de l'Est, s'estimant lésés par les grandes familles, obtiennent des concessions dans ce qu'on appelle alors le « cirque de la Mare à Poule d'Eau ». Sur les terres les moins pentues, ils installent leurs exploitations et leurs esclaves. Les petits colons suivent. Ils défrichent des terres de « troisième catégorie » qui n'intéressent pas les gros, marchent sur les traces des esclaves marrons. Après Salazie, la plaine des Palmistes, Cilaos et Mafate se peuplent à leur tour... L'exode de la dernière chance s'accélère après l'abolition de l'esclavage, en 1848. La Réunion manque de bras. Les affranchis refusent en masse la nouvelle condition